



COPIE INTERDITE SANS AUTORISATION DU CFC

ROYAUMONT

LA FABULA DI ORFEO Poliziano

Julie Mazille (Mercurio) - Maxime Battistella (Orfeo 1) - Mauro Borgioni (Aristeo, Plutone) - Simone Sorini (Mopsa, Orfeo 2) - Monica Prada (Euridice) - Caroline Tarrit (Proserpina)
Francis Biggi (dm) - Sandrine Anglade (ms) - Claude Chestier (dc) - Pascaline Verrier (ch)

ABBAYE, 26 AOÛT

Puisque rien – pas même l'œuvre d'art – ne surgit *sui generis*, quel théâtre lyrique existait-il avant l'«invention» de l'opéra ? Tel est l'objet de cette production de *La fabula di Orfeo*, ouvrage présenté à la cour de Mantoue vers 1480. Production, ou plutôt projet, tant, en dix-huit mois, la Fondation Royaumont a entrelacé recherche musicologique, travail avec des musiciens ethniques italiens, formation et insertion professionnelles de jeunes interprètes, et production d'un spectacle.

De *La fabula di Orfeo*, les siècles nous ont transmis le poème dramatique, désormais légendaire, que composa Angelo Poliziano, l'illustre aède humaniste. Il consiste principalement en des *ottave rime* (huitains d'hendécasyllabes). Si aucune note de musique n'a survécu, du moins des témoins en ont-ils décrit le dispositif. Aussi Francis Biggi a-t-il concaténé deux types d'objets musicaux : des monodies – en un parlé-chanté modal du *libretto* –, recrées à partir de traditions orales italiennes actuellement vivaces et accompagnées *all'improvviso* par des instruments à cordes frottées ou pincées ; et des sources musicales écrites, en l'occurrence des polyphonies instrumentales ou vocales. Tant la variété du premier type que l'adaptation du second aux interprètes aboutissent à un continuum sonore aussi émouvant que profondément novateur. La matière musicale ici proposée fait le lien – jusqu'ici rompu – entre un lai de Machaut et la déclamation lyrique recrée par Caccini. On ajoutera un dernier élément : conformément aux pratiques de l'époque, certains rôles sont partagés entre deux interprètes, nous rappelant que ce type de specta-

Puisque rien ne surgit *sui generis*, quel théâtre lyrique existait-il avant l'«invention» de l'opéra ?

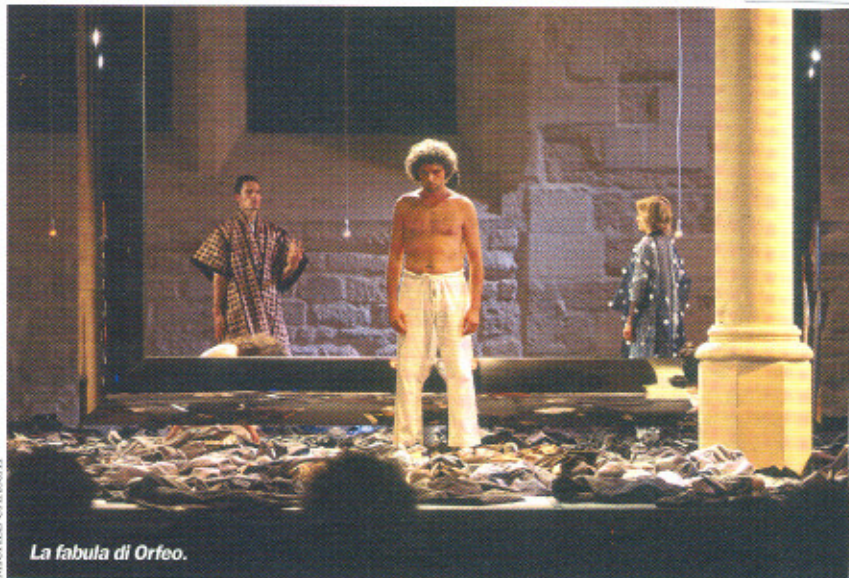
cle relevait de la présentation symbolique (elle empêchait le spectateur de s'identifier au « héros ») et non de cette représentation dramatique et subjective qui sera l'invention de Peri et Monteverdi.

Sandrine Anglade assume avec maestria les exigences de cette œuvre inouïe. Elle accomplit la fusion entre musique, danse et théâtre, souvent chez le même interprète ; elle crée une ritualité des corps, en des déplacements spatiaux qui tiennent plus de la traversée que de la trajectoire, en un hiératisme doux duquel le théâtre *no* n'est jamais absent. Le dispositif est limpide. Des costumes simplement raffinés et lointainement inspirés du Japon habillent les protagonistes, tandis que d'autres couvrent le sol. La scène porte un unique élément de décor, à savoir un ample et élégant miroir, limité à son seul cadre, qui pivote autour d'un axe vertical mais qu'on peut traverser pour « aller de l'autre côté ». Ainsi la continuité dramatique sans faille de la production aide-t-elle l'ouvrage à nous concerner intimement.

Les interprètes, dont plus de la moitié n'avaient auparavant jamais foulé un plateau, ont, avec aplomb et cohésion, relevé les défis qui leur étaient proposés. L'équipe instrumentale a été de premier ordre. Quant à la distribution, on y distinguera le baryton Mauro Borgioni, que sa vaste nature vocale destine à de grands rôles du répertoire.

À partir de l'été 2007, cette production partira en tournée : suivez-là !

FRANK LANGLOIS



La fabula di Orfeo.